

Le Monde

DIMANCHE 29 - LUNDI 30 MARS 1998

Colometa, femme du peuple dans Barcelone en guerre. Martine Pascal incarne à Chaillot l'héroïne du roman de Mercè Rodoreda « La Place du Diamant » .

La Place du Diamant est sans doute le roman le plus populaire de la littérature catalane contemporaine. Il le doit au personnage de Natalia, alias Colometa, petite marchande de bonbons, porteuse de vie, dans l'Espagne déchirée des années 30. La « petite colombe » se révèle tout entière dans l'adaptation pudique de Michel Cournot et Gilles Bouillon et l'interprétation de Martine Pascal.

La place du Diamant est un petit quadrilatère du quartier de Gracia à Barcelone, un rendez-vous animé de la vie estudiantine. Récemment, une plaque y a été apposée en hommage à Mercè Rodoreda (1909-1983), l'une des figures les plus populaires de la littérature catalane contemporaine, auteur du roman éponyme. Le personnage central de La Place du Diamant, Natalia, vend des bonbons sur la place. Elle y rencontre le grand amour avec la République de 1931.

Il est menuisier, rêveur, autoritaire. Elle devient sa Colometa, sa « petite colombe ».

A l'époque, le quartier est peuplé « de serruriers et de maçons, de cuisinières et de balayuses », qui ont gardé le contact avec leurs arrières paysans, et feront le coup de feu pour la République au premier signe. Colometa, elle, ne cesse de voleter pour assurer la becquée des siens.

Gilles Bouillon, qui a créé la pièce au Centre dramatique régional de Tours en octobre 1997, a adapté le roman, avec Michel Cournot, à coup de phrases brèves, pudiques, essentielles. Les choses sont lâchées, simplement, sans emphase, sans idéologie, comme des aveux faits d'une voix douce. Le désir, le plaisir, les enfants, le travail n'ont apparemment ni plus ni moins de relief que la faim et la mort.

Aucune fatalité, aucune déclamation : le dénuement des faits.

La fin de la République et le triomphe des fascistes vécus par Colometa : « Le temps que les uns partent et que les autres arrivent. Je me suis enfermée dans l'appartement »

Pour suivre l'itinéraire de la jeune marchande, Nathalie Holt a conçu un décor de petit Poucet Depuis la robe de mariée, trophée étincelant accroché au mur. Elle a semé, dans le sens de la lecture, les traces des étapes parcourues par la blouse noire de Colometa, son bonheur et sa teneur d'étouffer sous les plumes de colombe qui débordent de tiroirs entrouverts et seront foulées au pied. Dans la parafe de bois blond, il y a une embrasure sanglante où rougeoient la corrida, la guerre, l'homme.

Martine Pascal n'est pas Colometa. Ce serait trop ample. N'en a-t-elle pas l'évidence physique, hiératique, Secrète ? Non : Elle a refusé l'identification avec la « petite colombe », et choisi de parier en son nom. Son je est une autre. Sa voix précise joue la dissociation. Sa position assise, comme pour une veillée funèbre, et la crispation extrême, douloureuse, qui en émane, renforcent l'effet de dédoublement. Colometa devient mentale, aérienne, tout entière contenue dans la tension du regard qui paraît la suivre et rappeler.

Martine Pascal et Colometa naviguent ainsi de conserve, à se frôler, sans jamais se toucher.

Elles vont se rejoindre au final. Dans un cri. Le râle muet, interminable, l'agonie d'un corps révolté, qui renvoie aux suppliciés aux yeux fous de Guernica.



CRITIQUE - 18 octobre 2002

PUR « DIAMANT »

La nuit, au lieu de penser aux pigeons dans le haut de la maison, à leur odeur désormais haïe, elle se raccroche au souvenir des promenades en moto avec Quimet, du temps où ils étaient fiancés, elle songe à la couleur de la mer dans le soleil. Natalia est femme à se raccrocher aux plus minuscules morceaux de beauté, à des bribes d'espoir. Le jeune menuisier qu'elle épousa, elle la petite marchande de bonbons, ce Quimet, père de ses deux enfants, parti à la guerre, du côté des Rouges, sera fusillé. 1936 à Barcelone. Les fervents du sublime livre de la Catalane Mercè Rodoreda, la Place du diamant, et ceux qui ignoreraient ce chef-d'oeuvre traduit en 1971 doivent aller retrouver la toute naïve et formidablement intelligente héroïne qui, sans s'en rendre compte, pensait à des choses qu'elle croyait comprendre et qu'elle ne comprenait pas tout à fait. Car Martine Pascal, conduite par Gilles Bouillon, offre plus et mieux que la mise en espace d'un texte : elle donne sa voix, en un solo de pure énergie, de merveilleuse exactitude. A la fois retenue et comme traversée par un inexorable courant, de mots, d'images, d'associations d'idées, d'instant, la comédienne aux traits si bien dessinés a le regard d'une Virginia Woolf dont on aurait consolé la panique. Livrant le destin d'un coeur simple, elle sculpte et ausculte l'universelle rudesse de la vie. La terreur envisagée face à une bonbonne d'acide chlorhydrique mais aussi la beauté d'un ciel se reflétant dans une flaque d'eau, un lendemain de pluie.

L'Humanité

Lundi, 20 Avril, 1998

LA SINCÉRITÉ IMPLIQUE AUSSI QU'ON SE FASSE VIOLENCE

Martine Pascal joue "la Place du Diamant", de Mercè Rodoreda, dans une mise en scène de Gilles Bouillon, dans la salle Gémier du théâtre national de Chaillot, Enfants affamés et plumes de pigeons...

AVEC "la Place du Diamant", de la romancière catalane Mercè Rodoreda (1909-1983), nous voici replongés derechef dans l'univers de la guerre d'Espagne, non sur le versant du théâtre des opérations, mais du côté de la vie quotidienne. Il s'agit du soliloque d'une femme du petit peuple, jeune marchande de bonbons mariée à un menuisier qui prend les armes pour la République et meurt au combat. Il reste à la veuve deux enfants affamés et les plumes des pigeons qu'élevait avec amour son mari. Le grand bourgeois chez qui elle faisait des ménages la congédie comme "rouge". Elle envisage un suicide atroce, dans lequel elle entraînerait ses petits. Boire de l'acide chlorhydrique ! L'épicier chez qui elle acquiert ce poison brûlant se déclare. Rendu impuissant lors du conflit, il lui propose avec tact de l'épouser afin de fonder une famille. Elle accepte et achève le récit de sa vie par un long cri muet...L'écriture (traduction de Bernard Lesfargues, avec la collaboration de Pierre Verdaguer) colle au plus près, dans une indifférence voulue à tout effet littéraire, à la plus radicale plausibilité. Du grand art a minima. Les faits s'enchaînent dans la bouche de Colometa (petite colombe, c'est le surnom que son premier mari avait donné à Natalia). Dans le décor d'une sobre élégance, conçu par Nathalie Holt (côté cour, le tas de plumes, sur la table une colombe empaillée qui rappelle celle de Picasso dont le "Guernica", en carte postale, est épinglé au mur...), Martine Pascal joue cette femme assise racontant sa vie. La voix, mélodieuse, égrène avec pudeur cette confession d'une héroïne qui n'en est pas une. Gilles Bouillon, qui l'a mise en scène, l'a manifestement escortée vers l'épargne de toute dramatisation. C'est bien pourquoi, chemin faisant, le tragique se fait sourdement jour, dès lors que nous sommes pénétrés des enjeux successifs de cette existence de victime restée noble avec les moyens du bord, comme il en est des millions d'exemplaires de par le monde, au gré des conflits ici et là. Le théâtre, alors, s'affirme dans son effacement même, et cet entêtement à dire, mot après mot, le miel et le fiel d'une vie. La grâce entêtante de Martine Pascal, jusqu'au plus noir du sort de celle qu'elle incarne, accomplit ce miracle d'inventer une vérité. Tout ce qui peut passer par le cœur.

La Place du diamant, de Mercé RODOREDÀ, avec Martine PASCAL, Mise en scène de Gilles Bouillon, au Théâtre du Marais

SUR une scène minuscule, cachée dans un recoin de la vieille capitale, brille un moment extrême du théâtre. Un simple monologue, où brûle la mémoire d'une femme blessée et transfigurée par la vie. Martine Pascal (magnifique comédienne) l'a tirée et adaptée, avec l'aide de Michel Cournot et de Gilles Bouillon, d'un très beau roman devenu l'emblème de la conscience et du courage des Catalans, qui évoque l'histoire de Natalia, petite marchande de bonbons à Barcelone dans les années trente, laquelle épouse un menuisier, tué plus tard pendant la guerre civile. Natalia raconte leur existence avec une simplicité bouleversante, sa lutte pour survivre, comme tant de femmes au Zaïre, en Bosnie, en Palestine, partout où la violence empoisonne l'Histoire. Elle confie tout cela à un jeune homme silencieux, son fils peut-être, ou l'ombre de son époux bien-aimé. Celui-ci l'appelait Colometa, « petite colombe ».

Ce qui est beau ici, c'est l'art d'enfermer (d'ouvrir !) une vie entière en si peu de mots, quelques phrases, une heure brève. Le plateau nu. Un pinceau de lumière sur le corps vêtu d'une simple robe noire, sur le visage de Martine, aussi calme dans la joie et la douleur que celui des statues romanes. Elle bouge à peine, tantôt debout, tantôt assise. On la voit (sans qu'elle fasse la moindre mimique) rayonnante de jeunesse au début, stupéfaite, au bal, quand elle confie à son danseur qu'elle a un fiancé et qu'il réplique : « Je le plains beaucoup parce que, dans un an, vous serez ma femme et ma reine. » Elle s'enfuit, affolée, ravie (« Ma reine, il a dit : Ma reine ! »). Ils se marieront donc. Il lui annonce qu'il fera tous les meubles (bien sûr, puisqu'il est menuisier). « C'est comme si, moi, j'étais saint Joseph et toi la sainte Vierge. » La nuit de noces, qui faisait si peur à Natalia, a duré huit jours ! Le premier enfant, un garçon. Le double cri, en haut et en bas, au moment de la naissance. Puis une petite fille, les jours de bonheur qui changent, s'alourdissent. Les failles légères dans le couple. Lui change de métier, veut élever des pigeons pour faire fortune. Elle doit travailler dehors. La pauvreté, les détails poignants, si justes, si humbles. Natalia vieillit peu à peu au cœur de sa beauté. Nous voyons les fines traces des années sur son visage, le poids de son corps, une manière de se déplacer, d'être assise, debout, penchée vers la silhouette qui l'écoute dans l'ombre. Une sorte de grandeur inconnue dans son maintien. Puis le drame, la guerre civile, la mort de l'époux. La misère terrible, la faim, les deux orphelins qui contemplant par les yeux vides de Natalia l'abîme du chagrin, du malheur. Martine ne fait rien, ne joue pas, elle est devenue l'image même de la solitude, de l'abandon. Jusqu'au bord du suicide. Elle est sauvée par un épicier voisin qui a survécu à la guerre et qui lui demande timidement de l'épouser pour ne pas vieillir tout seul. Mais il ne pourra pas fonder une vraie famille, dit-il : il a été blessé au ventre pendant la guerre civile. Elle accepte, ses enfants sont heureux. Elle marche seule dans les rues, se souvient du jeune époux qui lui avait lancé une fleur, grave *Colometa* sur la porte de son ancienne maison, lève vers le ciel son visage auréolé d'une invisible lumière, regarde les oiseaux qui plongent vers elle. « Ils se baignaient dans les flaques d'eau, les plumes ébouriffées, et ils ont mélangé, de leurs becs et de leurs ailes, le ciel et la boue. » Une histoire qui n'a pas de fin.